

aspekt van deze geschiedenis voor zich. In de twee en twintig hoofdstukken wordt het veelzijdig leven van de abdij beschreven. De oversten en monniken van de abdij (1870-1970) worden opgenoemd; volgen enkele aspecten van de kloosterobservanties; de geestelijke en wetenschappelijke vorming der monniken. We treffen er een hoofdstuk aan over bibliotheek en archief van de abdij; over de gebouwen en kunstschaten; over een cultureel centrum; over hetgeen door bepaalde monniken tijdens deze eeuw werd gepresteerd in de zielzorg, en gebeurlijk ook in het onderwijs, enz. Ook aspecten van de economische bedrijvigheid worden in het licht gesteld. Dom Cyprianus Coppens bracht de verschillende bijdragen samen in een geheel. Al hebben we hier geen algehele eenheidssynthese over de geschiedenis van de abdij, toch worden hier zeer vele inlichtingen geboden over alles wat het leven, het bestuur van een abdij, zoals een benedictijner abdij er een was tijdens de laatste eeuw, aangaat, in bloei houdt en bezielt. — In 1880 werd begonnen met de bouw van de kerk, die, tot op heden de abdijskerk is. We lezen hier blz. (77), dat de eerste steen van deze kerk, op 6 april 1880, plechtig gelegd werd door Al. Franck, prelaat van de abdij 't Park (Affligem zelf had toen nog geen abt); dezelfde prelaat Franck voltrok de plechtige inzegening van de kerk op 2 oktober 1881 (de eigenlijke kerkwijding greep plaats op 28 juni 1882).

J.-B. VALVEKENS, O.Praem.

Louis BOUYER, de l'Oratoire. *L'Église de Dieu, Corps du Christ et Temple de l'Esprit*. Paris, Éditions du Cerf, 1970, 704 pp.

La fin de 1970 a vu paraître plusieurs livres de valeur au sujet de l'Église. Les noms de leurs auteurs, la densité de leur texte, l'ampleur des matières traitées en font des ouvrages de haute classe. Une place de choix est occupée parmi eux par une vaste synthèse ecclésiologique que nous offre le Père Louis Bouyer sous le titre prometteur de « l'Église de Dieu, Corps du Christ et Temple de l'Esprit ».

Dans une première partie, intitulée : « L'Église dans l'expérience et la réflexion chrétiennes », nous sont décrites les phases de la vie de l'Église et de la réflexion de plus en plus poussée sur sa nature et sa fin salvifique, des origines au second Concile du Vatican.

Après un exposé sommaire mais très éclairant sur l'Église des Pères, un survol rapide de l'Église médiévale avec la première rupture entre Byzance et l'Occident et les dangers du Césaropapisme, mais sans presque d'attention aux précisions doctrinales, plutôt rares d'ailleurs, de l'École, nous sommes mis au courant des ecclésiologies de la Réforme, spécialement bien connues du Père Bouyer. Moins attendus, mais fort bienvenus, sont les chapitres sur les apports de Möhler et du Cardinal Newman; quant au chapitre sur la Renaissance, au XIX^e siècle, de l'ecclésiologie russe, il sera une révélation pour beaucoup.

Cela nous mène à la « situation présente ». Au XX^e siècle, un triple

renouveau sembla se faire jour par retour aux sources : renouveau liturgique, biblique, patristique : nouvel espoir pour l'avenir du catholicisme. Le pontificat de Jean XXIII et le Concile convoqué par lui intensifiaient cet espoir. La crise postconciliaire suspendit, hélas ! la réalisation de ces promesses.

La fin de cette partie historique exprime des vues nettement pessimistes et est émaillée de termes parfois très durs. Nous aurons plus bas à y revenir.

Ce rappel des grandes phases du passé n'était en somme qu'un « état de la question » pour aborder en connaissance de cause la pièce de résistance : synthèse doctrinale qui s'étale dans les 600 pages restantes du volume et s'inspire de la Constitution conciliaire *Lumen gentium*, dont l'élaboration est tout d'abord clairement narrée et quelques lacunes signalées.

C'est alors le primordial chapitre sur une notion mise en pleine valeur par le dernier Concile et exprimant la nature même de l'Église : la notion de « Peuple de Dieu ». La formation progressive de ce dernier au cours de l'Ancien Testament est décrite de lumineuse façon, à partir de la vocation d'Abraham, à travers les vicissitudes souvent si mouvementées de l'histoire d'Israël, jusqu'au grand passage de la préparation à la plénitude, des promesses à leur accomplissement dans l'Église, « Corps du Christ et Temple de l'Esprit », comme l'exprime le titre de tout l'ouvrage.

Se déroule ensuite tout au long un magistral exposé du grand mystère ecclésial, non seulement en ses bases fondamentales, mais encore en ses facettes variées, celles surtout qui furent scrutées au cours des délibérations du dernier Concile et qu'ont mises en vedette les réalisations encore embryonnaires de la période postconciliaire que nous vivons. On soupçonne aisément quelle série de problèmes sont traités ici : doctrines fondamentales du Christ, Chef unique de l'Église, de la succession apostolique, de la tradition de la Parole, guidée au cours des siècles par le charisme prophétique du Magistère, de la collégialité. Cette dernière, mise en un tel relief par Vatican II, est ici étudiée à tous ses niveaux : ceux de l'Église universelle, des conférences épiscopales, des églises locales, des communautés paroissiales. Le rôle du ministère doctrinal, liturgique, pastoral, dirigeant la croissance continue de l'Église et contrôlant au besoin ses déficiences temporaires, le rôle aussi du laïcat mieux mis en valeur par le Concile, sont déterminés, analysés, appréciés. Il est vraiment enrichissant de voir intégrer ainsi dans une synthèse théologique solide et avec une terminologie des plus nuancées ces formes plus récentes d'assemblées administratives que le Père Bouyer appelle « *Ecclesiolae in Ecclesia* ». Ne sont pas non plus passées sous silence — quoique assez brièvement traitées — ce qu'il nomme « les communautés pilotes » dont le but est d'entraîner toute la communauté chrétienne vers la fin où elle puisse se réaliser parfaitement : sa rencontre ultime avec le Christ de la Parousie » (561) : moines, religieux, instituts séculiers et autres mouve-

ments divers. Nous aurions aimé voir signaler aussi le rôle joué jadis, et non encore périmé, des Chanoines Réguliers, décrit naguère et illustré de nombreux témoignages par notre confrère, le Père François Petit, Prieur de Mondaye. (« La Réforme des Prêtres au Moyen Age ». Paris, Ed. du Cerf, 1968.)

Nous ne pouvons nous arrêter ici sur un chapitre, lui aussi bien actuel cependant, touchant les relations entre l'Église et le monde, c'est-à-dire, la famille, l'État, la liberté des personnes, le Droit. On y trouve des aperçus très fouillés, ouvrant de larges perspectives, sur des tâches concrètes incombant aujourd'hui à l'Église en vue de transpositions indispensables qui la mettent au diapason de la société humaine en pleine évolution, pour ne pas dire en pleine crise.

Approchant de la fin de cette œuvre copieuse et d'une telle densité, le lecteur aborde avec avidité deux chapitres aux titres attrayants : « L'Épouse et la Fiancée du Christ », et « Ecclesia Mater ». L'impression qu'ils nous ont laissée est, avouons-les, assez mélangée. Insistons donc un peu.

L'Église parfaite, Épouse du Christ, est celle que l'Apocalypse nous montre descendant du ciel à la fin des temps, lors de la Parousie ; mais l'Église terrestre qui durera jusque là est plutôt la Fiancée du Christ, indéfectible certes en sa foi et sa sainteté substantielle, mais qui n'en reste pas moins maculée jusqu'au dernier jour par les péchés innombrables de ses ministres et de ses fidèles, voire trahie par la défection toujours possible d'Églises particulières. Il se pourrait même, nous dit-on, qu'elle ne subsistât un jour qu'en un seul évêque fidèle, entouré de quelques croyants, assailli par l'Antichrist, comme dans le fameux roman de Robert Hugh Benson, « Le Maître de la Terre »... Car l'Église ici-bas reste l'*Ecclesia semper reformanda*, l'*Ecclesia peccatorum*, « encore que le résultat final ne puisse jamais en venir à ruiner l'édifice qui est le Corps du Christ et le Temple définitif de son Esprit » (p. 615). Une fois ce principe établi, le Père Bouyer en vient aux « Problèmes actuels de l'*Ecclesia peccatorum* ». La description qui en est faite, ainsi que celle de l'effort pastoral, si peu efficace jusqu'ici, pour les résoudre, nous rappellent le pessimisme de l'auteur en son ouvrage : « La décomposition du Catholicisme » ; la lecture en est déprimante, d'autant plus que les causes, même éloignées, des tensions et des crises sont mises en général sur le compte de la hiérarchie ecclésiastique, et que les perspectives d'avenir sont présentées comme bien sombres.

Impossible de mieux préciser ici. Un mot seulement à propos du « stigmatisme le plus grave, dans le Corps du Christ, du péché de ses membres, y compris et peut-être par dessus tout, de ses chefs visibles : ... la division présente du peuple de Dieu » (p. 626). Le Père Bouyer porte grand intérêt à l'œcuménisme. Très instructif est ce qu'il nous expose quant à la division des catholiques avec les orthodoxes et les protestants. Ses vues sur les méthodes œcuméniques sont éclairantes, mais encore trop peu appliquées, hélas. Il nous semble toutefois que s'il avait encore pu tenir compte du mouvement œcuménique en 1969-1970, il aurait sans doute mitigé certains jugements et adouci

certaines termes. Je ne puis que signaler en passant les pages judicieuses sur le si regrettable antisémitisme et sur le grand objectif, trop négligé, de regagner Israël au Christ. Quant à ce que l'on nomme aujourd'hui « le peuple de Dieu anonyme », l'auteur est fort réticent. Il traite d'« incroyables billevesées » ce qui se colporte à ce sujet, comme si l'« anima naturaliter christiana » des païens permettait de ralentir l'élan missionnaire, alors qu'« une Église qui cesse d'être missionnaire est une Église déjà morte » (654).

L'Église, même en sa réalité temporaire et terrestre, n'est cependant pas adéquatement caractérisée par ces visions plutôt sombres, voire douloureuses. Le chapitre final vient à point pour rassénérer nos esprits et redilater nos cœurs. Il met en lumière les éléments de sainteté répandus dès ci-bas dans les membres de l'Église, vivant parmi nous avec le Christ lui-même, et qui, au dernier jour, triompheront à jamais de cette puissance de péché avec laquelle l'Église pérégrinante ne cesse de combattre. L'auteur attache aussi grande importance à l'Église des Anges, c'est-à-dire à ces esprits toujours fidèles, auxquels les chrétiens actuels, même bien des théologiens, se montrent actuellement par trop allergiques. Ils attirent à eux l'Église des hommes, ces « créatures chancelantes, défaillantes, mais finalement relevées que nous espérons être » (665).

Mais il nous faut monter encore. Nous arrivons alors à la Vierge Marie, que Paul VI déclara un jour avec enthousiasme « Mère de l'Église ». C'est à partir d'elle que cette Église ne cessera plus, jusqu'à la fin des temps, de communiquer la vie divine, et méritera à jamais d'être appelée à son tour *Ecclesia Mater*.

Le point final apposé à son œuvre, le Père Louis Bouyer ajoute, en guise de colophon : « Abbaye de la Lucerne, le 17 septembre 1969 », Combien il nous agrée d'apprendre que la dernière main fut mise à ce magnifique ouvrage en un lieu où, huit siècles durant, s'épanouit la vie norbertine, et où depuis peu, siège une équipe d'admirateurs des chanoines prémontrés, qui y étudie et y cultive l'esprit de saint Norbert. Cela a contribué à nous faire savourer plus volontiers le présent ouvrage, et nous excusera certainement d'avoir donné à sa présentation dans les *Analecta Praemonstratensia* des proportions moins habituelles.

Emman. GISQUIÈRE, O.Praem.